12 03
– 17 03 2018

Théâtre National de Bretagne
Direction Arthur Nauzyciel
1 rue Saint-Hélier, 35000 Rennes
02 99 31 12 31
T-N-B.fr

REVUE DE PRESSE

DISGRÂCE

JOHN MAXWELL COETZEE

JEAN-PIERRE BARO

© Simon Gosselin

LES TROIS COUPS
LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT

Les Trois Coups / 15 mars 2018 / Bretagne, Critiques, les Trois Coups

« Disgrâce » d'après John Maxwell Coetzee, au Théâtre national de Bretagne à Rennes

Un Blanc au purgatoire

Par Olivier Pansieri
Les Trois Coups

Cette adaptation du roman de John Maxwell Coetzee, « Disgrâce », a tout pour déplaire. Violences, humiliations, rien ne manque à ce sombre tableau de la vie rêvée des anges déchus de l'Afrique du Sud. Puis, on se surprend à le contempler, de plus en plus remué. Quelque chose a lieu là, de l'ordre de l'universel, qui nous étreint et ne nous lâche plus.

L'histoire commence comme une de ces pièces à succès du West End : un prof blanc divorcé, désabusé, couche avec une étudiante, qui le dénonce pour harcèlement. Refusant de se défendre, David Lurie est chassé de l'université. Il trouve refuge chez sa fille Lucie, qui vit seule dans une ferme où elle garde des chiens en cages, des bêtes abandonnées par leurs propriétaires qui les avaient dressées à attaquer les Noirs. Des vestiges vivants de l'apartheid, moins cerbères qu'Érinyes, en somme.

Pour seuls voisins : une soignante de la S.P.A., qui tâche de faire mourir sans souffrance les animaux malades, et Pétrus, un fermier noir qui, petit à petit, rachète les terres des environs. Dans le roman, grâce aux aides et mesures de « discrimination positive » votées depuis l'élection de Nelson Mandela. Ici, rien si précis : Pétrus (alias Fargass Assandé, sibyllin à souhait) sourit juste. Il observe et attend, en Lopakhine de cette *Cerisaie* australe.

Une nuit, trois Noirs cagoulés agressent le professeur, violent sa fille, abattent les chiens et mettent le feu. « *Refusant toute forme de manichéisme… »,* avait prévenu le metteur en scène Jean-Pierre Baro, au dessus de tout soupçon de racisme (voir sa collaboration avec Kerry James dans *À vif*). L'audace est aussi celle de cette œuvre difficile, subtile et profonde. Pour rester terre-à-terre, ce crime est peut-être aussi une machination pour faire vendre, à Lucie, sa ferme moins cher.

« *Et si c'était l'impôt dû par la race blanche à ces populations qu'elle a terrorisées, spoliées et asservies pendant toutes ces années ?* », rétorque alors la jeune femme, contre toute attente, à son père effaré, lui-même coupable d'avoir abusé de Miss Isaac, paumée au nom prophétique. Des sacrifices, à quels dieux ? Est-ce encore sa fille qui lui parle, la chair de sa chair comme on dit, ou déjà sa conscience de mâle indigne, déchu, mort en réalité ?

***Titus Andronicus* afrikaner**

Coup de chapeau à Pierre Baux, qui parvient à rendre attachant ce vieux dandy en crise, et à Cécile Coustillac, dont le naturel fait croire à cette drôle de fille. La vérité de leurs scènes est celle d'un mauvais rêve, d'une sorte de *Titus Andronicus* afrikaner, à cette différence près qu'ici les fautifs seront absous : Lucie gardera l'enfant qu'elle a eu du viol, épousera son violeur ou Pétrus, qui a déjà deux femmes.

« *C'est humiliant* », déclare le professeur David Lurie. « *Oui, c'est humiliant*, lui répond Lucie. *Mais c'est peut-être un bon point de départ pour recommencer. C'est peut-être ce que je dois apprendre à accepter. Repartir du sol. Sans rien. Sans atouts, sans armes, sans propriété, sans droits, sans dignité. Comme un chien. Oui, comme un chien* ».

Les chiens qui sont en nous

Des blancs tombés de leurs trônes, qui errent donc désormais, perdus dans leur propre pays, en fait celui de leur âme. Excellent décor, j'allais dire, de Mathieu Lorry Dupuy, mais je me rends compte qu'il faut y associer Loïc Le Roux pour le son et Bruno Brinas pour les lumières, tant ils participent à la création de ce climat délétère dans lequel baignent nos damnés : sol de cendres, pluie, nuits d'orage, chiens qui jappent, aboient au loin, ponctuent chaque scène de leur présence.

« *Ces chiens qui sont en nous* », découvre Lurie en prêtant main forte à la dame de la S.P.A. (Mireille Roussel, parfaite) pour leur donner une fin digne. Sa réponse à la peur sera cette simple réplique, et non le revolver que lui tend le voisin facho, auquel Jacques Allaire prête une terrifiante densité de spectre du passé. De même, à Isaac père qui, lui aussi, fait froid dans le dos, pourtant à l'opposé sur le plan légal : l'un incarne l'autodéfense, l'autre le bon droit. C'est à peine si Lurie les voit, tant il est au-delà, en route vers une possible rédemption. À moins que ce soit vers rien.

Prix Nobel de littérature en 2003, John Maxwell Coetzee a sans doute écrit avec *Disgrâce* (1999) son chef-d'œuvre. Un livre à la fois politique, poétique et métaphysique, auquel cette adaptation rend hommage et justice de la plus belle façon. Les flammes de ses braséros, et de ses interprètes, brûleront encore longtemps dans nos mémoires endolories par nos propres disgrâces.

Olivier Pansieri

Ouest-France
Jeudi 15 mars 2018

Disgrâce, le roman phare de Coetzee, au théâtre

À 40 ans, le metteur en scène Jean-Pierre Baro incarne la jeune génération. Artiste associé au TNB, il présente deux pièces, *Disgrâce*, au théâtre et *Master*, dans des classes de collège.

Jean-Pierre Baro, metteur en scène.

Le roman *Disgrâce*, de John Maxwell Coetzee, écrivain sud africain, Prix Nobel de littérature 2003, **« a été pour moi plus qu'un coup de foudre, un coup de trouble »**, explique Jean-Pierre Baro.

À sa lecture, le metteur en scène est immédiatement impressionné par ces 250 pages, **« qui embrassent autant de thématiques, comme le rapport au passé colonial, la violence, l'héritage… qui faisaient écho à la société dans laquelle je vis tout en parlant de la société sud-africaine postapartheid ».**

Descente aux enfers

Quand Jean-Pierre Baro monte une pièce au théâtre, c'est le fond qui guide la forme. Pour *Disgrâce*, il a recherché le réalisme, pour raconter la descente aux enfers de cet homme blanc, Afrikaner, accusé d'agression sexuelle sur une jeune femme.

David Lurie, professeur de littérature, plaide coupable. Exclu de l'université du Cap où il enseigne, il part retrouver sa fille, Lucy, qui s'occupe de chiens abandonnés, dans une ferme isolée. Tous les deux se font agresser. Elle est violée, il est brûlé au visage. Lucy décide de ne pas porter plainte.

« Lui se sent coupable, elle, responsable des actes de ses pairs. Lucy se présente comme une figure sacrificielle. On peut être en accord ou pas avec sa position, c'est ce qui crée l'intérêt de ce roman, la pensée. » Face à elle, son père ne comprend pas, perd de sa superbe, ses certitudes s'écroulent.

On retrouve dans la pièce les thèmes chers à John Maxwell Coetzee, la condition des femmes, des animaux, des opprimés. **« Mais jamais il ne se positionne en professeur de morale. Coetzee crée des situations de violence et d'oppression et nous laisse seuls avec ça. »**

Simon Gosselin

« Disgrâce » d'après le roman de John Maxwell Coetzee.

Avec une interrogation, comment vivre sereinement dans un pays, quand les blessures du colonialisme, de l'apartheid restent profondes, que le poids du passé pèse sur l'histoire collective et individuelle ?

Vrai-faux cours de l'histoire du rap

Si sa pièce *Disgrâce*, tourne depuis plusieurs mois dans les théâtres de France, Jean-Pierre Baro aime aussi les représentations hors les murs. Cette semaine, il ira dans différents collèges du département, présenter *Master*, une pièce à destination des ados, qu'il a montée avec son complice David Lescot, qui en a assuré l'écriture.

Master est un vrai-faux cours sur l'histoire du rap en France, une confrontation entre un prof et un élève, autour de la question de l'autorité. Exclu du cours, l'élève se rebelle et transforme sa colère en déclamation politique, une joute habilement mise en scène par le professeur. Avec une opposition qui s'achève par quelque chose de pacifié.

Si Jean-Pierre Baro, avec son théâtre qui navigue entre politique et poétique, aime retourner dans les établissements scolaires, **« c'est parce que c'est au lycée Saint-Sulpice du 6e arrondissement de Paris que j'ai découvert le théâtre ».**

Et s'il a fait le choix du rap, **« c'est le théâtre qui m'a donné une conscience politique. NTM, IAM, Kery James… C'est grâce à eux que je me suis intéressé à la lutte des classes, à la contestation de l'autorité quand elle est injuste, à la différence entre État et République. À l'époque, le rap n'était pas commercial comme aujourd'hui. On vient parler aux collégiens d'un rap qu'il ne connaisse pas, de cette musique née de la contestation. »**

Agnès LE MORVAN.

Jusqu'au samedi17 mars, (mercredi et vendredi, à 20 h, jeudi, à 19 h 30, samedi, à 15 h), au TNB, salle Serreau. Durée : 2 h 30, tarifs : 27 €, 13 €. Réservations au 02 99 31 13 31.

Dans la distribution, Pauline Parigot

Pauline Parigot, comédienne rennaise.

Nous l'avions quittée à la sortie du film *Les lendemains*, de Bénédicte Pagnot, sorti en 2012. Pauline Parigot, la jeune rennaise, y incarnait une étudiante qui basculait dans la radicalité, un rôle qui lui a valu d'être présélectionnée aux César.

Ensuite, ça a été le conservatoire du 18e à Paris, l'École régionale d'Acteurs de Cannes et de Marseille. À 25 ans, Pauline Parigot revient jouer à Rennes, avec sa première grande pièce, *Disgrâce*.

La jeune comédienne a été repérée par le metteur en scène Jean-Pierre Baro, lors d'une audition. **« C'est une pièce qui soulève des thèmes forts et préoccupants, où il y a du corps, du texte, des questions existentielles, c'est aussi une pièce qui sème le trouble »**, se félicite Pauline Parigot.

Jouer sur la scène du TNB a une saveur particulière pour la petite-fille de Guy Parigot, comédien et metteur en scène, disparu en 2007, cofondateur du Centre dramatique de l'Ouest et du Grand Huit (aujourd'hui Théâtre national de Bretagne). **« Forcément mon grand-père est présent, même si, quand je monte sur scène, j'essaye de ne pas trop y penser. Je suis fière. Je porte en moi la foi qu'il avait pour le théâtre comme un art riche, capable d'instruire et de faire bouger les gens. »**

Pauline Parigot sait que dans le métier, il faut être tenace, persévérer, **« avoir confiance »**. Et les projets sont là. On reverra prochainement Pauline Parigot, au cinéma, dans *Frères d'armes* le premier film du Rennais Sylvain Delabrosse, aux côtés de Vincent Rottiers et Kévin Azaïs, et à la télévision sur *France 2* dans le téléfilm *Les Michetonneuses*, pour lequel elle s'est teint les cheveux en blond platine.

Pauline Parigot vient également de jouer dans *Le dernier métro*, pièce qui vient d'être créée en Suisse, une adaptation du film de François Truffaut. Et on la retrouvera à Rennes, dans la prochaine création de Jean-Pierre Baro, *Mephisto*.

A. L M.